



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 15 (1987)

DOI: 10.11588/fr.1987.0.53260

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Gerhard SAUDER, Jochen SCHLOBACH (Hg.), *Aufklärungen. Frankreich und Deutschland im 18. Jahrhundert*, Heidelberg (Carl Winter) 1986, 256 p. (Annales Universitatis Saraviensis, 19).

G. SAUDER et J. SCHLOBACH présentent les actes d'un colloque interdisciplinaire qui a eu lieu à Sarrebruck en avril 1981 et traitait de la spécificité respective des lumières françaises et de l'Aufklärung, et corollairement des relations franco-allemandes au XVIII^{ème} siècle. Peut-être parce que pour l'Aufklärung, la théologie a encore joué un rôle primordial, bien qu'elle perdît progressivement du terrain face aux humanités, l'ouvrage s'ouvre sur l'évocation de la théologie du protestantisme allemand qui, comme le fait ressortir G. HUMMEL, est restée relativement conservatrice. Mais apparemment il se fait une idée trop étroite de l'Aufklärung, car il se contente de présenter les trois phases restées tributaires du rationalisme, qui se chevauchent tout en se relayant, c. à d. la physico-théologie, la néologie et sa variante radicale, le naturalisme, et enfin le rationalisme et son apport à la vie du Christ. On peut toutefois se demander si c'est bien sous cette dernière rubrique qu'il fallait ranger le jeune Kant et Herder. Certes, G. HUMMEL remarque que la première phase a apporté une nouvelle façon de voir le monde, la seconde une nouvelle conscience historique et la troisième une nouvelle compréhension de l'homme. Mais pour faire ressortir la particularité de la théologie de l'Aufklärung, il aurait fallu tenir compte du piétisme (qu'il mentionne seulement en passant) et de sa diversité, si caractéristique de la religiosité d'Outre-Rhin, évoquer le quiétisme et la théosophie, qui ignoraient les frontières, relever les influences anglaises et françaises et confronter les trois courants du protestantisme allemand avec la théologie catholique, allemande et française.

W. SCHNEIDERS par contre jette volontiers un coup d'oeil par-dessus les frontières pour caractériser la philosophie de l'Aufklärung, en précisant dès le départ que l'Europe française des lumières est une chimère, que «lumières», «enlightenment» et «Aufklärung» ne sont pas synonymes, ne fût-ce qu'en raison de la structure sociale et du climat intellectuel différents, ce qui n'exclut pas les influences. Ce qui distingue la philosophie allemande du XVIII^{ème} siècle de la philosophie française, plus politique, c'est qu'elle reste davantage tributaire de la théologie et préoccupée par la morale, en partie à l'instar de l'Angleterre; et, bien que Leibniz et Thomasius aient fait un effort pour dépasser le cadre de l'Université, elle est restée surtout universitaire, notamment avec Wolff et ses émules. Seule la «Popularphilosophie» a cherché non à s'adresser au peuple, comme pourrait le faire croire le terme qu'on lui a accolé, mais à dépasser le public des seuls spécialistes; Les Bayle et les Fontenelle, les Voltaire et Diderot par contre se sont tournés vers l'élite cultivée, y compris les dames, ce qui, par rapport à leurs prédécesseurs et aux Allemands, a entraîné un changement de style et de genres. En France vulgarisation et littérature engagée avaient la faveur du public, tandis qu'en Allemagne l'une comme l'autre avaient plutôt mauvaise presse. Par contre, en ce qui concerne le déroulement des différentes phases, W. SCHNEIDERS trouve une certaine similitude entre les deux pays puisque, si l'on y inclut Bayle et Fontenelle d'une part, Thomasius d'autre part, la première commence en même temps en France et en Allemagne, et même en Angleterre grâce à Locke. Mais peut-on dire qu'en France et en Angleterre ce sont des événements politiques (révocation de l'édit de Nantes et la «glorious revolution») qui aient déclenché le mouvement et en Allemagne un discours académique? Si importants qu'aient été ces faits et leurs répercussions sur la pensée politique, le lien avec la pensée philosophique me paraît plus ténu. Vu son discours sur la manière d'imiter la France, je ne crois pas non plus qu'on puisse dire que Thomasius se soit détaché d'elle; il a tout au plus pris ses distances par rapport à certains excès de Bouhours comme envers le «grobianisme» allemand et il espérait que, grâce à son avance, la culture française aiderait les Allemands à s'affiner. Et est-ce que le renouveau vers lequel tendait Thomasius était tellement plus radical, sa philosophie plus destructrice que la critique de Bayle, apparemment plus ponctuelle? Ici et là la lutte fut engagée contre les préjugés et la superstition. Malgré le parallèle chronologique avec les césures de 1720 et de 1750, le mouvement se différencie dans les deux pays, car, comme le fait justement remarquer

W. SCHNEIDERS, avec Wolff, qui reconstruit un système métaphysique, l'Aufklärung revint dans une certaine mesure en arrière, tandis que Voltaire, Montesquieu et leurs émules continuaient sur la voie tracée par leurs prédécesseurs tout en s'ouvrant à l'influence de l'empirisme et du sensualisme anglais, qui, en Allemagne, ne se fit sentir que plus tard et avec moins de force. Et en 1750, quand des voix matérialistes et athées vinrent se mêler à la critique antimonarchique et anticléricale des encyclopédistes, le fossé se creusa encore davantage, car en Allemagne l'Aufklärung composa avec le despotisme éclairé. Mais si en France, les lumières ont dû faire face à l'opposition de l'absolutisme et de l'Eglise, ce qui obligea parfois les philosophes et leurs écrits à s'expatrier, en Allemagne, l'Aufklärung a bien dû lutter aussi contre l'orthodoxie, catholique et luthérienne, même si la théologie allemande a finalement été davantage marquée par le rationalisme que la théologie française et que, fait caractéristique, le presbytère y ait joué un rôle déterminant. Du fait de la multiplicité des gouvernements régionaux, l'Aufklärung, sagement réformatrice, a connu une censure relativement moins tatillonne, sauf en Autriche; c'est surtout après 1784 et 1786 qu'elle a eu maille à partir avec les gouvernants, aussi bien à Munich qu'à Berlin.

Après l'exposé de W. SCHNEIDERS, riche en perspectives, le parallèle entre Condillac et Kant (S. Auroux) paraît limité, tandis que J. VOSS éclaire sous un jour nouveau la réception de l'«Encyclopédie» en Suisse et en Allemagne, que J. MOUNIER résume fort bien celle de J. J. Rousseau et que K. MALETTKE analyse le rayonnement de l'absolutisme français, notamment de Bodin en relation avec le problème de la souveraineté des princes allemands et de la constitution de l'Empire. — Partant du «Traité de l'éducation des filles» (1787) de Fénelon, de l'«Essai d'Education nationale» (1763) de La Chalotais et de l'«Emile» de J. J. Rousseau, U. HERRMANN étudie la réception de leurs idées en Allemagne et l'organisation respective des écoles dans les deux pays. Tout au plus paraît-il trop positif en ce qui concerne l'importance à accorder à la «Volksaufklärung». Tandis que L. DÖRY fait ressortir l'importance de la France pour l'artisanat allemand, L. DITTMANN a centré son étude sur le problème de la priorité de la couleur sur le dessin et l'importance du clair-obscur en relation avec l'influence de Rubens; mais en comparant la luminosité de Watteau, les coloris de Quentin de la Tour et de J. B. Chardin avec ceux de J. M. Rottmayr, G. B. Goetz, J. E. Holzer et Maulbertsch, qui se sont surtout distingués dans les fresques, sans même mentionner A. Graff, A. R. Mengs, A. Kaufmann, F. A. Tischbein, la comparaison entre les peintres français et allemands semble trop partielle.

Avec une belle synthèse de R. MORTIER sur l'esthétique au XVIII^{ème} siècle, nous abordons le domaine des lettres. Evoquant l'activité de son groupe de recherches sur les périodiques de la langue allemande au XVIII^{ème} siècle, P. GRAPPIN avance quelques résultats, mais partir du fait que quelques-uns de ces périodiques se trouvaient à la bibliothèque municipale de Metz pour en tirer des conclusions sur la pénétration des journaux allemands en France, c'est oublier que, en grande partie encore germanophone à l'époque, cette ville n'est pas un exemple probant. Plus intéressante est la contribution de F. MOUREAU, qui a inventorié 75 périodiques allemands de langue française, dûs en grande partie, mais pas exclusivement, à la plume de huguenots et dirigés surtout contre l'impérialisme français. Il rappelle ainsi la voix de la France souterraine, trop facilement oubliée; au début la Hollande a servi de caisse de résonance, mais après 1750 l'Allemagne lui fit concurrence, comme il ressort des statistiques présentées; si, corrigeant l'image officielle, cette presse a joué un rôle non négligeable pour le rayonnement du français en Europe, elle a également rappelé à la France, où elle a connu une certaine diffusion, la persistance de la pensée française hétérodoxe. Autre volet de cet échange, les correspondances littéraires, qui, au contraire, ont dû leur succès à l'hégémonie culturelle de la France et qui ont apporté à leurs abonnés européens, surtout princiers, informations et conseils. En faisant le point sur cette question, J. SCHLOBACH montre comment le genre, qui subsiste jusqu'en 1790, était devenu obsolète dès 1770. Pour Frédéric II comme pour bien des princes allemands Paris a perdu de son intérêt dès lors que son esthétique et sa littérature

trahissaient l'idéal aristocratique. Le fait qu'à la même époque les princes aient renvoyé leurs troupes de théâtre français, qui jusque dans les années 60, avaient su s'imposer dans bon nombre de cours allemandes, suggère que ce renvoi n'est pas uniquement dû à des raisons économiques, comme l'avance R. MEYER, en réaction aux thèses de ses devanciers qui avaient voulu y voir une manifestation de patriotisme. En fait, plus d'une fois, les trois raisons semblent s'être associées pour évincer les acteurs français qui revenaient bien plus cher que les troupes allemandes. L'étude de R. MEYER est d'autant plus intéressante qu'elle apporte un éclairage neuf car elle part des répertoires des cours, des écoles et des troupes ambulantes, donc du goût des différents publics allemands. Si, pour des raisons de prestige et de représentation, les princes préféraient au théâtre parlé l'opéra italien, quitte à y intégrer des ballets à la française, le public bourgeois aimait le »Singspiel« et le drame au détriment des genres nobles, sur lesquels les recherches de la critique s'étaient presque exclusivement concentrées. Néanmoins, il semble quelque peu minimiser l'influence de la comédie française, notamment de Destouches.

Avec la Révolution française les relations entre la France et l'Allemagne ont, comme on sait, changé de nature, mais dire, comme Inge STEPHAN, que le »modèle de Versailles«, qui aurait servi aux intellectuels de l'Aufklärung, avait fait place au »modèle de la Révolution«, relève d'une terrible simplification, même dans un article qui se contente de présenter des thèses. C'est oublier les différences sociologiques de la réception, qu'a si bien exploitées R. MEYER. Le modèle de Versailles n'avait jamais été valable que pour les cours et la haute aristocratie, qui, d'ailleurs, avaient du mal à le reconnaître dans la France de Louis XVI et des encyclopédistes; dès la seconde moitié du siècle, bien des écrivains allemands avaient pris leurs distances aussi bien envers le classicisme et le rococo qu'envers le radicalisme de certains philosophes français; et s'ils se tournèrent à nouveau vers la France en 1789 c'est parce qu'ils croyaient y découvrir un pays nouveau, insoupçonné. Si pour certains, notamment pour la jeune génération romantique, la Révolution apparut comme la victoire de l'esprit sur les contingences matérielles, pour d'autres elle réalisait plus simplement l'émancipation du Tiers-Etat dans le cadre monarchique. L'étude est en outre déparée par l'ambiguïté ou la confusion de certains termes. Dire: »die tendenziell demokratischen Gehalte (Volkssouveränität, Menschenrechte etc.), die dem Begriff »Republik« im Selbstverständnis der Zeitgenossen innewohnte« (198f.) est inconcevable pour quiconque connaît la pensée politique de l'époque, c'est oublier qu'en général Allemands et Français distinguaient entre république et démocratie, rejetant souvent cette dernière comme utopique au profit d'une république, c. à. d. d'un Etat reposant sur la loi, fût-il monarchique. La même remarque vaut pour l'abus du terme »jacobin«: parler de »zahlreiche jakobinische Reiseberichte«, c'est renverser les données, car parmi les pèlerins qui se rendaient à Paris il y avait moins de jacobins que de républicains et de libéraux; et mentionner la revue »Frankreich« de J. F. Reichardt dans le contexte du jacobinisme (201) n'est pas moins excessif. Et que penser quand I. STEPHAN déclare: »mit dem Namen »Jakobiner« stellten sie (les jacobins) ganz explizit eine denkbar enge Verbindung zwischen sich und ihren französischen Gesinnungsgenossen her«, et dit au contraire quelques lignes plus loin, après avoir rappelé que le terme fut surtout employé par la réaction pour dénoncer tous ceux qui étaient favorables aux principes de 89: »sie lehnten die Bezeichnung Jakobiner zur Kennzeichnung ihrer eigenen politischen Position durchweg ab« (196). D'une part elle cherche à réserver le terme de »Spätaufklärung« à la phase postérieure à la Révolution, de l'autre, elle y englobe le débat sur l'Aufklärung après 1780 et celui sur la meilleure forme de gouvernement, qui avait pourtant préoccupé tout le XVIII^{ème} siècle. Bref, parfois suggestive dans ses raccourcis, son étude est souvent agaçante par ses simplifications abusives.

Le tableau des relations franco-allemandes est heureusement complété par une intéressante étude sur l'image que donnaient de la France les recits des voyageurs allemands de Pöllnitz et Wille à S. LA ROCHE, qui mêlaient notes critiques et appréciations, détails pratiques et géographiques aux stéréotypes traditionnels, et accusaient le contraste entre richesse et pauvreté, Paris et la province.

Comme le fait remarquer R. WILD dans une sorte de postface sceptique, l'interdisciplinarité a posé des problèmes aux colloquants. Certes, ces spécialistes de l'histoire, de la philosophie, de la pédagogie, de la théologie, des littératures française et allemande, de l'art et de la musique étaient tous historiens, les méthodes et les perspectives étaient cependant aussi différentes que les sujets, si bien qu'au lieu d'un dialogue interdisciplinaire, il y a apparemment eu juxtaposition d'exposés, souvent fort intéressants, mais faits dans l'optique du spécialiste. De ce fait, les discussions semblent être restées limitées et n'avoir apporté que quelques informations de détail supplémentaires, du moins à en juger par les résumés.

Naturellement un colloque ne peut pas avoir la prétention de présenter l'ensemble des aspects qui, à un titre ou à un autre, ont déterminé l'orientation des lumières françaises et de l'*Aufklärung*; il est toujours aussi le résultat d'options individuelles et du hasard, mais l'introduction aurait pu rappeler que, outre un bilan politique des relations franco-allemandes, il manquait une étude comparative des sociétés française et allemande et de leurs relations avec le livre et les différents arts, et ceci malgré quelques aperçus sociologiques donnés par W. SCHNEIDERS, R. MEYER et J. VOSS. Et, si les analogies entre les deux mouvements ont été sousestimées, pour bien marquer les différences il aurait peut-être fallu rappeler le rôle respectif de l'aristocratie, des femmes, présentes dans les salons, mais absentes de la discussion philosophique Outre-Rhin, celui des Académies, dans les provinces françaises composées de notables, de savants en Allemagne, celui des sociétés secrètes et des cabinets de lecture, etc.; on regrettera également que parfois l'éclairage ait été uniquement braqué sur l'Allemagne, car bien des aspects correspondants de la France restent ainsi dans l'ombre. Néanmoins, malgré les lacunes et le fait que les contributions sont de valeur inégale, le recueil est indispensable à quiconque s'intéresse aux relations franco-allemandes au siècle des lumières.

Gonthier-Louis FINK, Strasbourg

Hans Jürgen LÜSEBRINK, Janos RIESZ (Hg.), *Feindbild und Faszination. Vermittlerfiguren und Wahrnehmungsprozesse in den deutsch-französischen Kulturbeziehungen (1789–1983)*, Frankfurt (Moritz Diesterweg) 1984, 164 p. (Schule und Forschung. Schriftenreihe für Studium und Praxis).

Les onze contributions du Colloque de Bayreuth de mai 1983 offrent une grande diversité en ce qui concerne la méthode, les aspects et les exemples historiques évoqués, d'autant plus qu'elles traitent aussi bien de l'Allemagne que de la France. A en croire le titre de l'ouvrage, l'éventail va de «la fascination» au «rejet de l'autre», mais ce titre ne correspond que partiellement aux faits; c'est pourquoi le sous-titre rectifie le tir; malgré quelques tentatives de généralisation, et pas seulement dans l'introduction, il ne s'agit pas à proprement parler d'études imagologiques; même la rapide synthèse sur les images historiques de la France transmises par les livres scolaires allemands (D. TIEMANN) s'arrête plus sur la place accordée aux événements marquants et aux princes qu'elle n'analyse leur image. Et malheureusement les autres médias n'ont pas été évoqués. Au cours de l'ouvrage, on peut cependant glaner bien des images que Français et Allemands se sont renvoyés entre 1789 et 1983.

G. LOTTES remarque avec raison que la Révolution française constitue un tournant dans l'image de la France et il le montre grâce aux jugements de quelques écrivains allemands; mais si Starck, Gentz, Rehberg et Stahl rejettent la France en même temps que la Révolution, c'est qu'ils représentent le courant conservateur. Or, il ne faut pas oublier que parallèlement les libéraux et les démocrates, certes minoritaires, la considéraient comme le pays de la liberté. Ainsi, comme au XVIII^{ème} siècle, l'image de la France était encore double; tout au plus l'ancien clivage, social (la noblesse jugeant positivement ce que rejetait la bourgeoisie moralisante), avait-il fait place à un clivage politique, qui, lui, restera valable pendant une bonne partie du